

▶ Question 1

Existe-t-il des civilisations inférieures?

En février 2012, le ministre de l'Intérieur Claude Guéant déclarait lors d'un colloque organisé par le syndicat étudiant UNI: « Contrairement à ce que dit l'idéologie relativiste de gauche, pour nous, toutes les civilisations ne se valent pas. Celles qui défendent l'humanité nous paraissent plus avancées que celles qui la nient. Celles qui défendent la liberté, l'égalité et la fraternité, nous paraissent supérieures à celles qui acceptent la tyrannie, la minorité des femmes, la haine sociale ou ethnique [...] En tout état de cause, nous devons protéger notre civilisation ». Ces propos provoquèrent un tollé. Pourtant, ces déclarations ne semblent-elles pas empreintes de bon sens? Peut-on mettre racistes, misogynes et tyrans sur le même plan que des démocrates attachés à l'égalité des droits?

I. Un arrière-fond historique inquiétant

La déclaration du ministre fait référence à un certain nombre de faits et d'idéologies qu'il faut avoir en mémoire pour en juger. Ainsi, l'idée de « civilisation supérieure » ou « plus avancée » fait-elle surgir des souvenirs cuisants. En 1853, Arthur de Gobineau faisait paraître un *Essai sur l'inégalité des races humaines* qui connut une sombre postérité chez les théoriciens du racisme et en particulier les nazis. Si l'on peut dire que le racisme était un sentiment fréquent au XIX^e siècle, Gobineau a marqué les esprits en établissant d'une part, une hiérarchie très claire entre les « races », d'autre part, le postulat que le métissage des trois « races pures primitives », « la blanche, la jaune et la noire », ne pouvait engendrer que la dégénérescence. Plus tard, c'est par la nécessité d'éduquer les « peuples inférieurs » que la III^e République justifia en grande partie la colonisation. On sait enfin ce que les nazis firent de l'idée de « race supérieure »...

De nos jours, après les génocides racistes de la Seconde Guerre mondiale et ceux qui ont suivi, après la décolonisation, on ne parle plus guère de « races » humaines, et encore moins de « hiérarchie des races », le mot ayant acquis de funestes connotations et la biologie démontré l'absence de contenu scientifique du mot. Les sciences humaines préférèrent étudier, selon les cas, des ethnies, des communautés, des cultures, ou des civilisations.

II. Une citation frappée de bon sens ?

Doit-on pour autant penser qu'il faut mettre sur le même plan ceux qui font des femmes d'éternelles inférieures, du racisme une donnée naturelle ou du droit du plus fort un mode de gouvernement, et les démocrates qui érigent les droits de l'homme en valeur indépassable ? Ne faut-il pas se préparer à l'inévitable « choc » de civilisations irréductibles et incompatibles prophétisé par F. Fukuyama ? Défendre les valeurs qui sont celles de la France et de l'Occident contre, par exemple (et l'allusion du ministre dans ce contexte politique était très claire) celles d'un islam inégalitaire et intolérant ?

Défendant les valeurs des droits de l'homme, le ministre s'en prend à l'« idéologie relativiste de gauche ». Au-delà de la pique d'un politique en pleine campagne électorale, c'est le relativisme culturel qui est mis en cause : par opposition à l'universalisme, ce dernier présuppose qu'on ne peut porter un jugement de valeur absolue sur une civilisation différente, et encore moins hiérarchiser des civilisations qui méritent chacune la reconnaissance de leur spécificité et de leur dignité.

III. De l'huile sur le feu...

Le relativisme culturel mis en évidence par des ethnologues comme Lévi-Strauss a permis de souligner la singularité de chaque civilisation. Opposer des civilisations et les présenter comme incompatibles, comme le fait C. Guéant à l'instar de Fukuyama, c'est rejeter en bloc tout un « ensemble de phénomènes sociaux (religieux, moraux, esthétiques, scientifiques, techniques) communs à une grande société ou à un groupe de sociétés » (Le Robert). C'est confondre « civilisation » et « culture » ou « régime politique ». C'est oublier que notre civilisation, dans sa dimension historique, porte également sa part d'ombre, et que notre culture française, volontiers porteuse de valeurs universalistes, n'est pas parfaite, loin de là.

La condition féminine est certainement bien meilleure en France qu'en Arabie Saoudite. Mais faire référence aux théories racistes les plus ignobles, manier sciemment la confusion, jeter l'opprobre avec aplomb sur une communauté pour des raisons électoralistes apparaît bien peu digne et bien peu sensé. L'ethnocentrisme est certainement la chose du monde la mieux partagée.

↳ **Pour les plus curieux :** Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, Gallimard, « Folio », 1987 (1^{re} publication 1952), 128 p.

▶ Question 2

L'amour des animaux est-il le fait des misanthropes?

L'homme et l'animal partagent une longue histoire faite de domestication, d'appropriation, mais aussi de peurs et de passions. C'est un cliché assez courant de penser que l'amour des animaux serait le fait des misanthropes, et l'image de telle actrice autrefois célèbre montrant bien peu de respect pour ses semblables un chien dans les bras vient aussitôt à l'esprit. On pense aussi aux débats passionnés et parfois sanglants autour de la réintroduction du loup ou de l'ours dans les Alpes ou les Pyrénées – réintroduction qui semble d'ailleurs bien se passer en Italie et en Espagne, tant les rapports entre les hommes et les bêtes peuvent être complexes. Au-delà de l'amour que l'on peut porter à un animal de compagnie, l'attitude envers les animaux est un fait de civilisation et nécessite une approche subtile.

I. Une tradition occidentale peu favorable à l'animal

La pensée occidentale est marquée par deux influences majeures : l'héritage judéo-chrétien et la philosophie gréco-latine. Dans la *Genèse*, Dieu, après avoir créé l'homme et la femme et les avoir bénis, leur dit : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre » (Gn : 1, 28). Le rapport de l'homme à l'animal (mais aussi à la nature) est donc marqué par une domination absolue. Même si un saint comme François d'Assise (XIII^e siècle) adresse des messages d'amour aux animaux qui l'entourent, considérant qu'ils sont comme lui créatures du Seigneur (*Cantique des créatures*), l'animal sans âme ne fait pas l'objet d'une considération particulière dans la tradition catholique.

Dans la tradition philosophique grecque, Aristote fait de l'animal un outil, sans âme, dont on peut entièrement disposer (comme d'un esclave, du reste). Cette relation d'utilisation de l'animal par l'homme est consacrée par Descartes dans sa fameuse théorie des « animaux-machines ». Il faut attendre le XIX^e siècle pour qu'une amorce de changement de perception de l'animal se produise.

II. De l'animal domestique à l'animal de compagnie

Pendant très longtemps, les hommes ont domestiqué les animaux et ont vécu avec eux sans intimité particulière. Le chien, domestiqué semble-t-il 15 000 ans avant notre ère, et le cheval, dont la domestication remonte à 4 000 ans, ont partagé sa vie et surtout son travail : agriculture, chasse, élimination des nuisibles... C'est très récemment que l'animal est venu occuper le cœur de nos foyers et y prendre une place extrêmement importante. La première société de protection des animaux a été fondée en Angleterre en 1824, suivie de beaucoup d'autres, témoignant du souci de la défense des animaux, voire du bien-être animal. De nos jours, alors que le nombre de chats et de chiens de compagnie, en France, dépasse les quinze millions, certains demandent même la reconnaissance de droits de l'animal parallèlement aux droits de l'homme : en effet, c'est seulement en 2004 qu'entre en vigueur la convention européenne pour la protection des animaux de compagnie qui énonce (article 3) : « Nul ne doit causer inutilement des douleurs, des souffrances ou de l'angoisse à un animal de compagnie ».

III. Un statut trop ambigu

Si on ne peut que se féliciter de la – très relative – considération dont jouissent à présent les bêtes (qu'on songe aux conditions de vie affreuses des animaux d'élevage en batterie et à leur mort à l'abattoir), la place qui leur est donnée est problématique et pas toujours très claire : s'il est souvent pris pour ce qu'il est, un animal au côté duquel vivre, certains en font un substitut affectif et l'humanisent avec un anthropomorphisme gênant en ce qu'il révèle un malaise profond chez eux, et qu'il n'est pas bon pour un animal qui perçoit le monde de manière radicalement différente.

Par ailleurs, la défense du bien-être animal, cause très respectable, se confond parfois avec une misanthropie qui révèle une crise de valeurs propre à notre époque (notre société humaine a-t-elle encore un sens?). Or aimer les animaux et vouloir défendre leurs conditions de vie n'est pas exclusif de l'intérêt porté aux autres hommes, cela invite au contraire à se poser la question de notre nature et de notre place dans un écosystème que nous saccageons allégrement. Un psychiatre comme Boris Cyrulnik (*La Plus Belle Histoire des animaux*) étudie également l'éthologie afin justement de mieux comprendre et de venir en aide à ses congénères !

Aimer les animaux, c'est aussi reconnaître la part animale qui est en nous, mieux comprendre et envisager son environnement : il ne s'agit pas de préférer les humains aux animaux ou le contraire, mais de mieux envisager les deux pour en tirer le meilleur parti, avec humanité.

↳ **Pour les plus curieux :** Elisabeth de Fontenay, *Le Silence des bêtes, la philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Fayard, 1998, 784 p.

▶ Question 3

Les diaporamas rendent-ils idiot ?

En 2009, une diapositive issue du Haut Commandement militaire américain représentant tous les facteurs en jeu dans sa stratégie en Afghanistan fit la joie des internautes du monde entier : si complexe qu'elle en était totalement illisible, elle provoqua ce commentaire sec du commandant en chef des forces américaines et de l'OTAN sur place : « Quand nous aurons compris cette diapo, nous aurons gagné la guerre » (*New York Times* du 26 avril 2010). D'autres militaires américains de haut rang se sont plaints de l'utilisation abusive et chronophage de cette technique de présentation, le diaporama, qui semble devenue incontournable au point qu'on se demande comment on pouvait présenter des données « avant ». Or si la manière dont on explique quelque chose influe sur ce qu'on explique, cela amène à s'interroger sur ce mode de pensée.

I. Un logiciel redoutablement efficace

Un diaporama consiste en une projection de diapositives (« *slides* ») contenant des graphiques, des cartes, des tableaux, des photos, du texte, de la vidéo, le tout organisé selon le principe très martial des « *bullet points* », soit les « points d'impact », arguments principaux à mettre en valeur.

Racheté à son inventeur en 1987 par la firme de Bill Gates, le logiciel de conception de diaporamas « PowerPoint » est devenu un des logiciels les plus utilisés au monde ; il est d'un emploi si courant qu'on emploie souvent son nom par antonomase pour désigner un diaporama, alors que des équivalents tout aussi efficaces et gratuits existent (OpenOffice Impress, etc.), preuve qu'il a acquis une place importante dans l'imaginaire collectif.

II. Une efficacité remise en question

Le premier défaut que trouvent leurs détracteurs aux diaporamas est celui de produire chez leurs spectateurs un ennui incommensurable : l'obligation de lire trop de texte, trop vite, souvent écrit trop petit, entraîne vite chez l'auditeur, étudiant ou état-major, un décrochage net. De même les difficultés causées par des choix de couleurs malencontreux ou des graphiques trop complexes : tout le monde a un jour

tenté de déchiffrer fébrilement des titres blancs trop petits sur un fond jaune dans un diaporama dont chaque « *slide* » reste affiché moins de dix secondes... Mais ces défauts sont, diront leurs défenseurs, inhérents aux mauvais utilisateurs !

III. Des défauts inhérents au concept du diaporama

Les diaporamas ont été conçus pour présenter visuellement des raisonnements qui n'ont pas toujours besoin de l'être. On a coutume de dire qu'une bonne image vaut mieux qu'un long discours : or on peut maîtriser la physique nucléaire ou les finances publiques, et pas le langage de l'image. Outre que cela fait appel à des compétences techniques et graphiques que beaucoup de présentateurs ne possèdent pas, on ne peut pas toujours réduire un discours complexe à une diapo simple. On prescrit généralement aux utilisateurs de hiérarchiser leurs propos en points importants, à raison d'une idée par « *slide* » : cela donne une image de rationalité, de contrôle et d'expertise, procure souvent une très confortable illusion de connaissance. Or faire des listes, ce n'est pas démontrer : ainsi, les « flèches » que l'on utilise si souvent ($A \rightarrow B$) peuvent impliquer un rapport de causalité comme indiquer que « A » précède « B ». Le diaporama suppose trop souvent que le spectateur puisse reconstituer le parcours logique de son auteur, et bien souvent on n'y arrive pas !

Les images, en effet, forment un langage, qui peut être aussi biaisé que le langage parlé (voir les travaux de Koulechov sur le cinéma), mais pas « le » langage sur lequel nous nous appuyons pour produire des discours logiques, des raisonnements. Ce que l'on recherche dans la présentation par l'image, c'est la brièveté, la concision. L'exercice est souvent minuté : il faut aller vite, être efficace. Or parfois, expliquer comme comprendre demande un processus lent, et pas si simple qu'une liste de « *bullet points* ». Les transitions animées qui font la joie des utilisateurs débutants ne remplacent pas les liens logiques et lassent souvent un auditoire blasé en matière d'effets spéciaux !

L'utilisation systématique de diaporamas dans les réunions ou les cours traduit une fascination malsaine pour la supposée efficacité du monde des affaires. Aussi faut-il apprendre à penser par soi-même et remettre ces logiciels à leur place, celle d'instruments à n'utiliser qu'en cas de besoin exprès.

↳ **Pour les plus curieux :** Nicolas Beretti, *Stop au PowerPoint ! Réapprenez à penser et à présenter!*, Dunod, 2012, 200 p.

▶ Question 4

Vivons-nous une époque désenchantée?

Les regrets d'un « avant » forcément meilleur et mythifié sont chose commune. « Avant », c'était toujours mieux, et Cicéron se plaignait élégamment dans les *Catilinaires*: « *Ô tempora, Ô mores!* » (Quelle époque! Quelles mœurs!). Il y a une autre dimension cependant dans les termes « époque désenchantée » qui font référence à Max Weber (*L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, 1905), et aussi au livre de Marcel Gauchet publié en 1985 dont le titre reprend l'expression de Weber, *Le Désenchantement du monde*. Ce constat est-il toujours valable de nos jours?

I. Quelques rappels définitionnels

Comme l'indique l'étymologie du mot, le dés-enchantement marque la fin de l'enchantement, de l'incantation, de la magie: c'est ainsi que Weber qualifie la rupture opérée par l'avènement, au siècle des Lumières, de la pensée rationnelle et scientifique dans l'histoire et les structures de pensée occidentales; l'avènement d'explications scientifiques rend inutile toute explication surnaturelle, magique, « enchantée » du monde, qui perd ainsi sa dimension mystérieuse. Marcel Gauchet insiste en particulier sur la déchristianisation du monde, la disparition de l'idée fondamentalement structurante d'un au-delà réparateur, et montre à quel point cet élément de la modernité a pu être la source de courants réactionnaires tant politiques qu'idéologiques ou esthétiques, comme le Romantisme. Ce dernier exaltait à l'envi l'époque médiévale, le retour à la religion chrétienne, les structures sociales traditionnelles, et vitupérait les temps bourgeois, rationalistes et matérialistes qui s'annonçaient.

II. Désenchantement et fin de l'histoire?

Il semble, à première vue, que le constat soit encore valable: en Occident, les églises sont vides, la laïcité, sous la forme que chaque pays a voulu lui donner, est installée et a séparé nettement l'espace privé de l'espace public. Ce dernier n'est donc plus le lieu de la foi, mais celui de la politique, et si certains partis politiques usent parfois d'accents messianiques, le militantisme politique de masse semble

appartenir à des âges révolus. La science a de son côté depuis un siècle accompli des progrès auxquels nul n'aurait osé rêver : les espoirs et les perspectives de l'humanité semblent résider plus dans la physique ou la biologie que dans une foi quelconque.

Par ailleurs, sans aller jusqu'à dire avec Francis Fukuyama qu'on est arrivé à « la fin de l'histoire », on a assisté en 1989, avec la chute du mur de Berlin puis l'effondrement du bloc soviétique, à un sérieux ébranlement des idéologies : le « grand soir » promis par le communisme n'a pas eu lieu et paraît bien improbable, et le libéralisme économique règne seul, à des degrés divers et à de très rares exceptions près, sur un monde où la politique ne semble plus guère avoir de sens.

C'est cette perte du sens qui semble prévaloir dans notre monde aux yeux de beaucoup d'observateurs qui ont souvent baptisé cette période du qualificatif de « post-moderne ».

III. Des facteurs d'espoir ?

Peut-être faut-il y regarder à deux fois avant de trop regretter une époque d'autant plus enchantée qu'elle n'a jamais existé. Rêver de joutes et de tournois relève du fantasme moyenâgeux de jeux de rôles plus que de la réalité. Doit-on par ailleurs regretter l'emprise de l'Église et de la pensée religieuse sur la société européenne ? La laïcité, qui établit la liberté de conscience, permet une liberté de croyance et de culte plus grande qu'elle l'a jamais été... Sans même parler des guerres de Religion, des hérétiques, des sorcières, des marginaux brûlés au nom d'un dogme, vivre « enchanté » est-il une si bonne chose ? Le recours à la pensée magique peut certes s'avérer consolateur, et même rassurant, en ce qu'il donne un sens à ce qui semble ne pas en avoir, ou à ce qu'on ne comprend pas : est-ce pour autant un rapport à la réalité dont se contenter ?

Plutôt que de céder à la nostalgie de l'enchantement, ne faudrait-il pas réinvestir le champ du politique afin de lui redonner un sens en dehors des idéologies totalitaires qui ont marqué le XX^e siècle ? Ne faudrait-il pas conjurer le danger de la pensée simpliste du « tous pourris » en réinterrogeant notre pratique de la démocratie afin d'éviter de succomber aux réponses simplistes données de toutes parts par les tenants d'une société fondée non sur la raison mais sur une transcendance ? Il importe de retrouver les fondements de notre contrat social en le plaçant résolument sous le signe de la raison.

↳ **Pour les plus curieux :** Marcel Gauchet, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Gallimard, « Folio Essais », 2005, 456 p.